

à coup, dans la pièce qui précédait celle de l'empereur, un husard de la garde, Polonais de naissance, et qui veillait, enveloppé de son manteau, apercevant la troupe, et au regard mal de ses intentions à une heure si tardive, s'élança au devant des conjurés, et sur leur refus de s'éloigner, tire son pistolet. Les conjurés fondent sur lui, le terrassent. A ce bruit, Paul s'éveille; se croyant trahi, il se jette hors de son lit, et court à une trappe mystérieuse qui servait de communication par le plancher avec les appartemens du rez-de-chaussée. Par un malheur inouï, pour la première fois peut-être, le ressort ne répond pas à la pression du pied. Où se sauver! que devenir! une seule porte donnait de la chambre de l'empereur dans l'appartement de son auguste épouse, mais elle était condamnée, et ce malheureux prince, victime de sa propre défiance, s'était ôté lui-même toute voie de salut.

La porte principale s'ouvre enfin: Paul n'a que le tems de se précipiter derrière un écran de cheminée. Les conjurés entrent tumultueusement dans la chambre; leurs premiers regards se portent sur le lit de l'empereur; il était vide. Ils découvrent enfin ce prince qui, croyant bien que la fuite était désormais impossible, cherche des yeux, appelle Pahlen comme son dernier espoir; mais le traître ne répond point à sa voix; il n'était pas dans la chambre; il veillait au dehors sur tous les mouvemens des conjurés.

S'armant encore d'un courage qui peut-être n'existait plus dans son cœur, Paul parle en souverain aux conjurés.

Paul Petrowitz, lui répondent ces traîtres, tu vois en nous l'organe du sénat et de l'empire. Prends ce papier, lis et prononce toi-même sur ta destinée.

A ces mots, l'empereur, d'un air agité, reçoit l'acte d'abdication que lui présente Zouboff. A la pâle clarté d'une lampe de nuit, qui répandait une lueur sinistre sur le visage décomposé de l'empereur et sur les figures sombres et farouches des conjurés, Paul parcourt le fatal écrit, le reprend en core, et toujours les reproches de tyrannie, l'énumération de ses fautes, les expressions les plus inconvenantes, les moins respectueuses, reviennent frapper les yeux et surtout l'esprit du monarque infortuné..... La dignité, non-seulement du souverain, mais de l'homme, se révolte en lui..... Il rejette brusquement le papier. Non, s'écrie-t-il, la mort plutôt que le déshonneur!

Il cherche encore à échapper à la fureur des assassins, soit par la fuite, soit par une défense désespérée; il saisit une arme..... Alors commence une lutte épouvantable, une scène d'horreurs et d'outrages que la plume se refuse à décrire.....

Des cris étouffés, des gémissemens, des voix sourdes et menaçantes, la voix du crime parvient jusqu'à l'oreille d'une épouse alarmée. L'impératrice se lève précipitamment, elle court à la porte, mais tous ses efforts pour la briser sont vains. Sans perdre de tems, elle fait le tour de l'appartement, arrive tremblante, éperdue sur l'escalier couvert des assassinés de son époux. Bénigson, qui avait été entraîné dans la conspiration, et qui, seul dans cette soirée, avait su conserver l'incalculable sang-froid de son caractère naturellement fort doux, Bénigson s'adresse vers l'impératrice, et s'oppose avec respect à son dessein d'entrer chez

l'empereur, il lui fait sentir qu'elle compromettrait inutilement ses jours, et que "ceux de Paul sont terminés." La princesse fut remportée évanouie, mourante, au fond de son appartement.

L'empereur rendait en effet le dernier soupir lorsque Pahlen erra l'épée à la main, indécis encore s'il s'en servirait pour sauver la vie à son maître, ou pour participer au crime. La vue de ce prince nageant dans son sang, de son bienfaiteur expiré, fit cependant quelque impression sur cette âme atroce et sans foi; il fut obligé de s'appuyer contre une colonne, et y resta quelque tems immobile, son épée pendante à son côté. Les conjurés imitaient son silence. Bénigson leur représenta la nécessité d'aller prêter hommage au nouvel empereur. Le tumulte, le désordre toujours croissant à la suite de ce tragique événement, retentirent enfin au palais où Alexandre reposait auprès de sa jeune épouse. Frappé de terreur et des plus tristes pressentimens, il entend proclamer la mort de son père. Il tombe dans un long et profond évanouissement.

En reprenant ses sens, Alexandre voit autour de lui les conjurés à genoux, essayant de justifier leur attentat, et, par mille discours incohérens, s'efforçant d'attribuer la mort inopinée de Paul à une apoplexie foudroyante, suite naturelle de son extrême violence. Monstres! leur dit Alexandre en s'éloignant d'eux avec indignation, je n'accepterai point une couronne teinte du sang de mon père! Et il court s'enfermer dans l'endroit le plus retiré de son palais.

ECONOMIE RURALE.

Manière de faire le Thé de Foin pour remplacer le lait dans la Nourriture des Veaux.

La recette suivante, pour faire ce qu'on appelle le Thé de Foin, pour la nourriture des veaux, a été essayée avec succès dans le nord de l'Angleterre.

" Dans six litres d'eau de fontaine, mettez une forte poignée, du poids d'environ une livre, de trèfle rouge récolté en tems sec; faites bouillir jusqu'à ce que l'eau soit réduite d'un tiers; retirez-en alors le foin, et délayez dans un peu d'eau une livre de farine d'orge, d'avoine ou de fèves; versez ce mélange dans la chaudière pendant que la liqueur bout, et remuez sans interruption jusqu'à ce qu'elle ait pris une certaine consistance; laissez-la refroidir, et quand elle est à la température du lait sortant du pis de la vache, donnez-la à boire aux veaux, en y ajoutant autant de petit lait qu'il en faut pour compléter sa boisson. C'est une manière très économique de nourrir les veaux, et un bon moyen de réserver le lait pour un emploi plus avantageux. Dans les grandes fermes du nord de l'Angleterre, on mêle quelques œufs (quand ils sont à bon marché, au printemps) dans le breuvage des veaux, et on remplace en partie le lait par la graine de lin bien broyée; on en donne aux veaux deux fois par jour, dans la proportion d'une pinte de cette graine, dans trois gallons de petit lait et neuf gallons d'eau, qu'on fait bouillir jusqu'à consistance de gelée; cette portion suffit pour douze veaux."

Voici la traduction d'une déclaration très intéressante de Sir James Stewart, baronnet, dans laquelle il indique un autre moyen de nourriture encore plus économique. " Au printemps de 1820, je fis séparer de leurs mères, au second et troisième jour de leur naissance, huit veaux nés de mes vaches montagnardes de la Haute-Ecosse, et j'ordonnai qu'on substituât au lait le thé de foin (*agrestis stolonifera*). Deux livres pesant de foin de foin furent mises dans dix pintes d'Ecosse d'eau, qu'on fit bouillir jusqu'à ce qu'elles fussent réduites à moitié; on y ajouta alors une pinte d'Ecosse de lait écrémé, plus une livre de farine d'avoine. Pendant cinq semaines, ces huit veaux ne reçurent par jour d'autre ration que la présente, composée de cinq pintes de thé de foin, une pinte de lait écrémé et une livre de farine d'avoine (le tout mesure d'Ecosse;) et ils étaient, quant à l'embonpoint et à la conformation, dans le meilleur état possible, quand il furent au bout de ces cinq semaines, mis au vert dans les pâturages. Cinq veaux, de la race d'Arshire, furent nourris au printemps de 1822, à Colhefs, avec six pintes de thé de foin et une pinte de lait écrémé, dans lesquels on deleva une livre de farine d'avoine et pour la valeur d'un penny de melasse. Ils furent ainsi nourris pendant huit semaines, et furent mis ensuite au vert, étant alors dans le meilleur état possible. Sir James Stewart ajoute qu'en présence de lady Stewart et Miss Dalrymple, on présenta, à la fois, du lait fraîchement trait et du thé de foin aux veaux, qui sans hésiter, donnèrent la préférence à ce dernier.

C.L.

AVIS AUX PROPRIETAIRES.

Evitez de faire travailler à la toise superficielle, enmesurant l'ouvrage suivant l'usage des lieux; cette méthode est ruineuse. Souvent, en commençant les travaux, on a compté sur un certain nombre de toises, et quand l'entrepreneur apporte son mémoire, on est tout surpris de voir le nombre de toises élevé d'un tiers au moins.

Le moyen le plus sûr est de faire son marché à l'air ou de la toise carrée, les mesures prises sans addition d'usage, c'est-à-dire qu'on toisera le vide comme plein, sans faire aucun développement d'arrière et d'avant-corps, ni pour les cheminées; c'est-à-dire encore que chaque mur sera compté sur un parement, quelle que soit sa forme; d'accorder un prix pour les corniches, au pied ou à la toise courante, et un autre pour chaque cheminée, etc.

ORIGINES.

LES ARTS ET OUVRES DE SOUS-ÉPIQUELLE-CHAVATTE. L'usage des organes dans les églises eût lieu pour la première fois à Compiègne, en 757. On croit que ce fut un présent que le célèbre Aroun-Alrashed, Calife de Bagdad, fit de cette machine harmonieuse, à Charlemagne, qui y donna lieu. D'autres auteurs pensent que cet instrument de musique a été, d'où ils attribuent l'invention à David, fut envoyé par constantin Copronymus à Pépin le Prince, disent-ils, était alors à Compiègne, et en fit présent à l'église de St. Cornelle de cette ville.

La fabrication des toiles fut introduite en Europe en 1526. Deux moines étant venus des Indes à Constantinople, apprirent aux habitans de cette ville à ourdir ce tissu. Cet art se répandit dans la